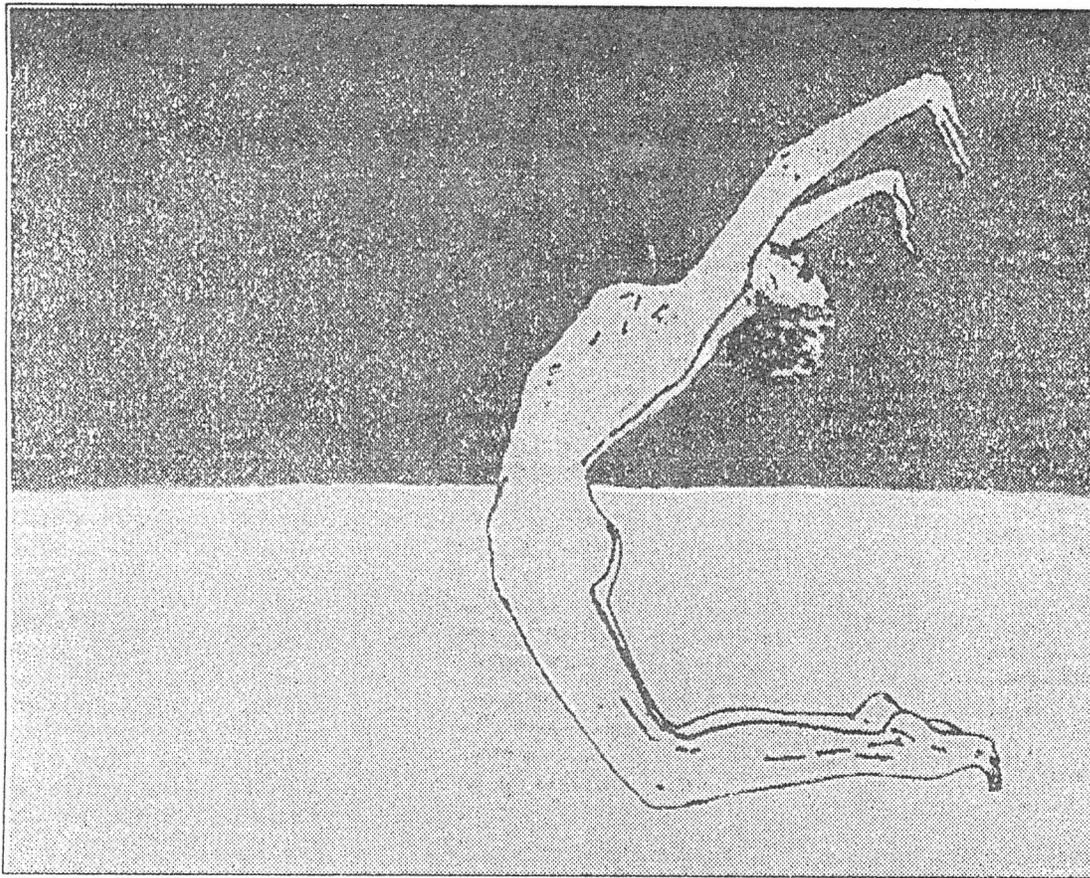


Livres

ROMAN



Illustration, « Black and the Red III » (détail), Nancy Spero, repris par L'Hexagone.

Au delà des personnages, un art subtil

RÉGINALD MARTEL

Madeleine Monette est une jeune femme discrète, peut-être un peu timide. Double handicap, et très lourd, pour qui veut offrir aux lecteurs, plutôt que le strass d'une personnalité médiatique, et cela seul parfois, la force tranquille d'une oeuvre pensée, sentie et écrite avec une honnêteté et une sincérité exemplaires. L'écrivain aura mis dix-sept ans, peut-être plus, à écrire quatre romans. Pour mémoire :

Le Double suspect, en 1980, *Petites Violences*, en 1982, *Amandes et melon*, en 1991, et *la Femme furieuse*, qui vient de paraître. Tant de lecteur ressortit, il me semble, non pas à un perfectionnisme orgueilleux, mais à une démarche esthétique *sui generis* seule capable d'amener le roman à sa forme idoine.

L'écriture lente n'est pas une écriture pesante, inapte à établir une certaine distance critique par rapport à son objet. C'est une écriture légère, alerte, qui n'en finit pas d'inventer les personnages romanesques, parce qu'ils sont bien nés et parce que leurs possibilités sont immenses. La romancière de

La Femme furieuse n'a pas été piégée par la mère et la fille qui forment le noeud dur de son roman. Sans quoi celles-là auraient fini par s'imposer d'elles-mêmes, sans que désormais il fût possible pour leur génitrice d'exercer sur elles son autonomie créatrice.

En réalité, et ce n'est pas la dimension la moins remarquable de ce roman, les personnages de Juliette, la fille, et de Camille, la mère, ne sont jamais achevés. Ils se construisent sous nos yeux, dans un espace de plus de trois cents pages, en concordance avec ce qu'on sait d'eux déjà, mais sans cesse quelque élément nouveau, un rien

presque, peut les projeter sous une lumière différente, révélant des angles neufs, inattendus. D'autres écrivains préfèrent les personnages taillés d'emblée d'un seul bloc, presque caricatural, à qui leurs mots et leurs gestes confèrent ensuite la vraisemblance souhaitée.

On devine l'extrême finesse d'un art que rien ne doit bousculer, parce qu'il se situe dans l'orbe de la sensualité, lieu de toutes les nuances et de toutes les subtilités. Pour cette raison sans doute, Madeleine Monette a presque fait l'économie des dialogues, qui au mieux ne sont que l'approximation d'une parole, au pire, son travestissement ; le dialogue, dans la mesure où il est chargé d'intentions cachées, ment. Il a ici la part congrue, intégré habilement à la narration proprement dite. Ainsi le lecteur n'est-il jamais distrait de l'essentiel, ici la complexité des rapports humains, par le point de vue, forcément intéressé, des protagonistes.

Un duo en duel

Juliette est danseuse dans une ville qui pourrait être New York. Sa mère, qui vit dans une banlieue qui pourrait être celle de Montréal, décide de lui rendre visite. Un tel événement est rare. Juliette, devant ce qui s'annonce comme une tâche délicate, décide de congédier temporairement son amant. Elle veut s'occuper exclusivement de cette mère qu'elle aime certainement, mais de loin de préférence, et chercher à lui plaire, à être à la hauteur de ce qu'elle veut ou imagine. Entre elles, outre le lien maternel-filial obligé, il existe un conflit latent qu'aucune n'ose avouer ou s'avouer. Il s'exprime par le défi, encore qu'elles n'y consentent pas entièrement.

Le voyage de Camille n'est pas désintéressé. Tandis que son mari s'enfonce de plus en plus dans une sorte d'absence au monde qui l'a rendu « *curieux seulement de sa propre imagination* », à la suite d'une séquestration par des psychopathes sexuels qui ont vu en lui un témoin accidentel mais dangereux, la mère de Juliette peu à peu décide de sortir du personnage qu'on attend d'elle, une épouse et une mère parfaitement convenues, pour retrouver le chemin de sa jeunesse et de ses désirs. Renouant avec un certain Bello de ses années d'adolescence, elle cherche et réussit à combler un profond fossé affectif et sexuel.

On imagine la tête de Juliette, et le profond sentiment de désarroi qu'elle éprouve vis-à-vis de cette mère pour le moins inattendue. Elle croyait avoir affaire à Camille l'épouse, à Mia la mère, et voici que le personnage en cache un autre, Milly la maîtresse, éperdue de désir et de jouissance, qui pratique un eudémonisme acharné, soudain indifférente aux filles (Juliette a une soeur) qui pensaient être sa raison de vivre, avec Lambert bien sûr, le père qui ne guérira pas, qui ne voudra surtout jamais guérir de son traumatisme.

À travers cette révolution maternelle, Juliette est amenée à réfléchir sur ses propres rapports avec l'homme qui partage sa vie, et tout autant avec son art. Car l'art est aussi inscrit toujours dans les romans de Madeleine Monette, presque comme référence obligée. On comprend que dans l'art se situe aussi bien le salut et la perte des humains, pour ceux en tout cas qui, comme Juliette, sont incapables de ne pas aller jusqu'au bout de leurs possibilités. Cette fois encore, la romancière semble avoir littéralement investi la danse, pour en extraire le sens intime, et sans jamais s'inspirer de la production première de l'art, le faux. Sa démarche n'étonne pas, puisque son écriture vient du corps, s'en nourrit intimement et y retourne sans cesse.

Après l'art et les sentiments, reste la société. Un peu comme Marie-Claire Blais, mais dans un registre qui lui est propre, la romancière crée des rapports subtils entre les reconstructions du moi hésitant et les certitudes aveugles d'une société en décomposition. Elle nous plonge dans un monde où ferrailent ceux qui n'ont rien contre ceux qui n'ont pas grand-chose, monde chargé d'une immense violence, pas toujours retenue, qui résulte d'une immense peur, pas toujours avouée. Sans philosopher plateamment, Madeleine Monette aura habilement bâti un pont entre la déconstruction sociale et la reconstruction individuelle. Une réussite de plus de ce très grand roman.

LA FEMME FURIEUSE, Madeleine Monette. Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1997, 336 pages.

Le roman du midi

PIERRE CAYOUCETTE
LE DEVOIR

Dans les premières pages de *La Femme furieuse*, Juliette, une jeune danseuse de ballet contemporain «*au teint satiné et au corps de lait*», exécute une curieuse chorégraphie. Elle frotte et astique son petit appartement avec une ardeur quasi névrotique, en proie à une poussée de panique semblable à celles qui affligent tous les jeunes adultes dans les heures qui précèdent une visite de leur mère.

Établie dans une grande ville que l'on imagine être New York mais que la narratrice ne nommera jamais «*pour ne pas réduire son propos sur les grandes villes*», Juliette attend donc Camille, sa mère, une employée d'un grand magasin, vendeuse de bijoux en fin de quarantaine — dans tous les sens du mot —, qui troque pour quelques jours sa banlieue propre et endormie pour la jungle de la ville, là où sa fille a choisi de vivre. Là, aussi, où elle ira se perdre et se retrouver. Elle s'y rend seule, c'est-à-dire sans Lambert, son mari, un être éteint, traumatisé par un fait divers dont il fut le témoin gênant. Il a préféré rester à la maison pour y faire son jardin, écouter les tribunes téléphoniques à la radio ou coucher sur papier ses fantasmes.

Au début, donc, on a beau être ébloui, porté par l'écriture belle et généreuse de Madeleine Monette, on se dit que cette «*femme furieuse*» qu'annonce le titre sera sans doute cette jeune artiste de danse contemporaine, celle qui «*arrive à l'âge de confondre maturité et perfection sans s'effrayer des premiers signes du vieillissement*». Très tôt, cependant, un renversement s'opère. On réalise qu'il y a



Avec *La Femme furieuse*, Madeleine Monette pousse l'écriture jusqu'à l'ébranlement de l'être

eu méprise. On découvre peu à peu que cette «*femme furieuse*», ce sera la mère, Camille, qui, au gré de ses différentes identités, deviendra parfois Mia, parfois Milly. Cette femme portait en elle une dose de rébellion, un désir de «*sortir de soi*» que ni le lecteur ni sa fille, d'emblée complices, ne soupçonnaient. Camille jettera des ponts entre son présent et son passé et retrouvera un amour de jeunesse nommé Bello. Avec cet homme engagé qui a choisi l'action sociale et la défense des démunis, elle s'ouvrira au monde. Elle vivra surtout l'exubérance, la débâcle du désir, la ferveur et la fièvre amoureuse de son adolescence.

VOIR PAGE D 2: MONETTE

PHOTO JOSÉE LAMBERT

MONETTE *Un roman qui célèbre le midi de la vie*

SUITE DE LA PAGE D 1

Elle se lancera dans une quête éperdue d'amour et de jouissance. Cela la mènera à une audace spectaculaire et riche en symbolique... La seconde surprise de l'amour?

«*C'est, d'une certaine façon, un roman qui célèbre le midi de la vie. J'ai cru qu'il serait intéressant, à une époque où l'on glorifie la jeunesse jusqu'à l'absurde, de démontrer, par la force du roman, à quel point nous sommes tous trahis par les faux compartiments du temps. La fille ne connaissait pas sa mère. Elle réalise, avec le lecteur, que la jeunesse se prolonge dans l'âge mûr sans que rien ne se perde. La mère laisse monter en elle une colère que sa fille n'avait pu imaginer. Elle renoue avec un amour-passion sans condition. L'infidélité devient parfois nécessaire à la survie de certaines personnes*», confie Madeleine Monette.

«*Ni elle ni Bello n'étaient en faveur des séparations, mais ils croyaient aux délivrances*», écrit-elle.

Regard sur la ville

D'autres l'ont dit en ces pages et ailleurs. Madeleine Monette a écrit un grand roman, un magistral roman. Les personnages s'y construisent ou s'y détruisent et explorent les profondeurs du corps et de l'esprit, au rythme d'une minutieuse chorégraphie. Ouvert sur l'infini, le roman propose aussi un regard d'une rare acuité sur la ville, «*le lieu du fait divers*», de même que sur les médias et leur ardeur presque cannibale à s'emparer de la vie des gens pour en faire un

spectacle. Ce qui, dans la frénésie et le tourbillon des médias, devient banal et quotidien reprend tout son sens dans les lenteurs et les splendeurs du texte.

La Femme furieuse est aussi un roman sur l'art, un thème récurrent chez Madeleine Monette. Guidé par son irascible chorégraphe, Juliette, la danseuse, cherchera, tout au long du récit, à trouver le geste juste, celui qui libérera l'émotion. Parallèlement aux dérives de sa mère, elle se battra contre les limites, les murs qui se dressent, retrouvera la fluidité. «*La danse visait à un ébranlement de l'être qui n'atteignait d'intensité comparable que dans la sexualité*», écrit la romancière. On peut en dire autant de l'écriture de Madeleine Monette, qui prend ses racines dans les possibles du corps et qui partage la même quête que Juliette, cet «*ego imaginaire*» qu'elle a inventé.

«*C'est une écriture des sens. La conscience naît de la sensation*», dit-elle de son art.

Avec la patience douce et obstinée de ceux qui construisent véritablement une œuvre, elle a mis cinq ans à écrire *La Femme furieuse*. Madeleine Monette publie peu. Après *Le Double Suspect* (prix Robert-Cliche 1980), *Petites violences* (1982) et *Amandes et melon* (1991), *La Femme furieuse* est son quatrième roman.

Même si elle a consacré cinq ans à ce projet littéraire, elle ne cède pas pour autant au piège narcissique de la «*sur-écriture*» et atteint plutôt un équilibre, une maîtrise dont peu d'écrivains d'ici peuvent s'enorgueillir. Les scènes d'action sont portées par la poésie; les

scènes plus poétiques gardent le rythme des scènes d'action, l'écriture noue l'intrigue. Elle nous guide sur un sentier étroit qui débouche à l'infini. «*Ce roman a permis une poésie inusitée chez moi. De même, il m'a permis d'avancer dans l'écriture symbolique*», confie la romancière en faisant allusion à l'une des scènes les plus fortes et les plus riches de sens du livre. L'épisode est contenu dans le chapitre intitulé «*Les Beaux Pendus*». Il serait impardonnable d'en révéler davantage.

Plusieurs écrivains québécois ont séjourné à New York au cours des dernières années. Madeleine Monette, elle, s'y est établie il y a dix-huit ans.

Son écriture se nourrit de la ville et son imaginaire n'en est que plus riche. Elle explore aussi le continent nord-américain, ce que peu d'écrivains québécois, davantage tournés vers la France, consentent à faire. Madeleine Monette se partage entre New York et Montréal, «*comme une ligne se partage entre deux espaces*», et son écriture prend place dans cette intervalle, dans cette tension entre deux grilles culturelles. Elle découvre ses origines dans son présent. «*La grande ville est aussi le lieu du fait divers, un lieu qui nourrit l'imagination de l'écriture et de la lecture*», dit-elle, jalouse de vie à SoHo.

LA FEMME FURIEUSE

Madeleine Monette

L'Hexagone

Montréal, 1997

336 pages

MADELEINE MONETTE

La vie et rien d'autre

Dans son quatrième roman, *La Femme furieuse*, MADELEINE MONETTE raconte, à travers plusieurs histoires, celle d'une femme à la découverte d'elle-même. Roman touffu et intense, où la fureur de vivre prend toute la place.

Pascale Navarro

Madeleine Monette est une brouilleuse de pistes. Offrant, à première vue, tous les aspects du roman intimiste, son quatrième ouvrage, *La Femme furieuse*, devient tour à tour un roman sur l'art, sur la liberté et l'identité, un roman social, où l'écriture, et non la narration, donne au récit sa colonne vertébrale.

Apparemment aux antipodes les unes des autres, toutes ces pistes se croisent et se donnent sens mutuellement. C'est peut-être ce qui confère tant d'intensité à *La Femme furieuse*. Croyant dès le début du roman avoir affaire à une jeune héroïne, Juliette, aux prises avec un sentiment de culpabilité, une envie foudroyante de faire honneur à sa mère, nous voilà rapidement plongés dans une autre histoire; par un habile procédé de changement de noms, au cours de chacune des cinq parties du roman, nous découvrons cette mère, Camille, qui, elle aussi, au cours du récit, se révèle à elle-même.

En vacances chez sa fille Juliette, qui, dans un premier chapitre, nous rend témoin de sa bohème (elle lave, récuré, astique, dépoussière, époussette, fait briller et angosse de recevoir sa mère!), Mia (Camille ou Milly, selon les gens qui l'entourent) sera l'école buissonnière; elle abandonne sa fille pour aller rejoindre un ami d'adolescence, Bello. Ayant quitté la ville depuis de nombreuses années, ce sont toutes ces années passées qu'elle retrouve.

Loin du confort de Juliette, des parties riches, ou disons mieux nanties, de la ville, Bello élève ses enfants tout seul, et s'occupe des familles défavorisées qui vivent dans son quartier. Pendant cette courte semaine, mère et fille régleront leurs comptes, puis se retrouveront, chargées, mais enfin elles-mêmes.

Art lyrique

Beaucoup de belles phrases, d'images fouillées pour traduire ces quêtes parallèles, qui se ressemblent tant. Par l'écriture, ce style travaillé, fouillé, imaginaire, le lecteur voit apparaître une autre dimension de ce roman intense. En effet, au milieu des va-et-vient familiaux, des histoires d'horreurs qui forment une des trames du récit, une large place est accordée à l'art. Déjà, dans les autres romans de l'écrivaine, il y avait une réflexion sur l'écriture (*Double Suspects*, prix Robert-Cliche 1980, *Petites Violences*), sur la peinture, le jeu (*Amantes et Melon*).



«Il n'y a rien que le roman ne puisse dire.»

JOSÉE LAMBERT

«J'ai toujours cette tentation de faire place à l'art, confie Madeleine Monette. Comme si j'avais besoin de mettre cela en rapport avec mon métier d'écrivain. Si vous lisez certains passages sur les chorégraphies de Juliette et de son partenaire, on a aussi affaire au processus d'écriture. Ce n'est pas une métaphore, mais plutôt un "commentaire" sur le travail de l'écriture.»

Ce travail se perçoit également dans une forme de réalisme littéraire très développé. «Dans mes romans, les personnages se regardent vivre de très près, poursuit Monette. Et l'écriture prête attention aux détails concrets de la vie pour nous donner un sens tangible du réel. Pour moi, la conscience naît de la sensation. Le roman n'est jamais abstrait, et j'essaie de pousser cela loin. Il n'y a pas de réalité qui doit être exclue. Il n'y a rien que le roman ne puisse dire. La littérature peut parler de tout. Commencer un roman avec une femme qui nettoie son four, il faut le faire... Mais c'est une danseuse qui est en train de faire ça. Les gestes ne sont pas innocents, les images non plus.»

Faits divers

Ce rapport sensible se retrouve également dans la dimension plus sociale du récit. «Oui, c'est vrai, ce roman évoque les grands espaces urbains, roman de la grande ville, mais en les associant à notre culture du fait divers, ce que les Américains appellent le *docudrama*, où les histoires personnelles semblent les seules vraies authentiques, où cela représente même l'excitation suprême; par exemple ces émissions télé où les gens s'affrontent en public, dévoilent leurs infidélités au public, etc.»

Mais Monette a été plus loin que la simple mise en scène du fait divers. Au cœur de *La Femme furieuse*, il y a ce drame, celui de Lambert, qui n'est jamais revenu à la vie après une expérience traumatisante, où il a côtoyé la mort de près, et la folle également... «Parce qu'il est un homme défait, a été soumis à la torture, il s'est enfermé dans une imagination bizarre, une sorte de mort... C'est comme si ce qui lui était arrivé lui avait donné accès à la partie sombre de lui-même. D'une certaine façon, il se fabrique un petit théâtre de fantasmes.

«Le roman a essayé d'intégrer des procédés et des contenus de la culture du fait divers, pour en refaire la matière de la littérature. Il me semble que le fait divers mis en contexte littéraire, retrouve toute sa gravité, comparativement aux journaux où l'accumulation finit par créer un effet de banalisation: on n'est plus ému, on ne voit plus vraiment la réalité.»

Quatrième roman de Madeleine Monette, *La Femme furieuse* est aussi empreint d'une grande poésie. «Ils allaient à la rencontre du vent et du soleil qui se fendaient sur leurs visages, qui plaquaient leurs paupières sur leurs yeux. De petites tornades trouaient la chevelure de Milly, aspiraient droit en l'air des mèches éparées qui se tordaient, puis retombaient en fouets piquants sur sa peau.» Parmi tous les chemins que nous invitent à prendre les personnages du roman, il en est quelques-uns où l'on resterait volontiers à flâner. Celui de l'innuité, à coup sûr, est un des plus accueillants. Mais l'écriture volontaire de Madeleine Monette pousse toujours plus loin son lecteur, et le force à voir d'autres réalités. ■

La Femme furieuse,
de Madeleine Monette
Éd. de l'Hexagone, 1997, 327 pages

L I V R E S

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

D'amours et de grandes violences

LA FEMME FURIEUSE

Madeleine Monette
L'Hexagone
Montréal, 1997, 327 pages

Quand une mère banlieusarde, irréprochable ménagère et vendeuse de bijoux, annonce son débarquement imminent dans le trois-pièces de la grande ville où habite sa fille, l'hôtesse obligée multiplie les efforts paniques pour que ça reluise chez elle aussi. Normal. Après un désencrassage en règle du fourneau qui n'a pas vu l'ombre d'un produit nettoyant depuis que Juliette a emménagé là cinq ans plus tôt, la jeune femme de 29 ans congédiera momentanément l'océanographe qui partage sa vie (l'envoyant, lui aussi, « en mer »), annulera ses tâches de professeure de danse moderne, et remisera son régime de lait de soja et de riz brun derrière des conserves de ragoût et de petits poudings. Devant cette mère qui se prénomme Camille mais qu'elle appelle toujours (possessive) Mia, Juliette oublie sa vie d'adulte pour n'être plus qu'une enfant en mal d'approbation, une petite fille en péril d'amour. « *Fillette farouche, sans sexe par souci d'être entière et décente, sans autre volupté qu'une colère obscure.* »



Julie
Sergent

♦ ♦ ♦

En voilà des façons d'être entière... Ainsi va le début de ce roman magistral de Madeleine Monette, *La Femme furieuse*, une œuvre où se déploie la douloureuse mais essentielle constatation que l'être humain est fondamentalement seul et souverain de son existence, forcé de se débrouiller avec son passé, son désir, ses délires, et d'abattre s'il le faut le regard de l'autre, que cet autre soit sa mère, son père, son amour, son enfant.

Derrière la caricature que lui fait commode sa fille — une espèce de reine du bungalow qui ne connaîtrait peut-être pas de plus grands bouleversements que lorsqu'elle réaménage son salon, la mère se révélera très bientôt une fem-

me passionnée et maîtresse de son destin. Alors que Juliette ne pense pas Camille autrement qu'en mère nourricière et en épouse réconfortante, installée à perpétuité dans une prison de bons sentiments, voilà qu'elle est confrontée à une séduisante femme de 48 ans, aux chairs blanches et généreuses, qui n'a pas plus de temps à perdre avec les remontrances de son aînée qu'avec les amabilités forcées de sa plus jeune, elle aussi installée dans ce coin-là du monde (un coin où, de fait, est née la mère, et où elle a vécu jusqu'après la naissance de ses filles).

Si Camille se paye sa première semaine de vacances en 30 ans sans son mari, Lambert, foudroyé d'inexistence dans leur maison de banlieue quelque part au nord, c'est qu'elle a finalement ressenti l'urgence de renouer avec sa propre histoire, et avec son amour d'adolescence.

Revivre New York

Impossible, dans cette extraordinaire monstruosité où nous entraîne la romancière montréalaise, de ne pas imaginer la ville de New York où elle réside d'ailleurs depuis plus de quinze ans, depuis l'écriture de son premier roman, *Le Double Suspect* (Ppax Robert-Cliche 1980), qui serait suivi de *Petites violences* (1982), *Amandes et Melon* (1991), et de ce quatrième pilier-ci. Il faut voir la vue du toit où Juliette s'astreint à ses exercices matinaux, il faut entendre le concert de ferrailles qui dispute sa part de décibels dans le métro à

l'incompréhensible baragouin du conducteur chuintant des haut-parleurs et les semonces des quêteurs traînant d'un wagon à l'autre leur misère noire. Il faut voir les taxis dont la conduite par à-coups menace à chaque seconde d'arracher le cœur des clients, cavalerie jaune zigzaguant entre les colonnes de vapeur fusant du sol, frôlant les étals des vendeurs ambulants ou ratant de justesse les godasses béantes de quelque déchet humain affalé là.

Tant de descriptions minutieuses qui donnent bientôt l'impression de ne plus tenir entre nos mains un seul livre mais aussi un album de photographies, voire d'assister à la projection d'un montage sans faille de cent films brefs sur la famille, les grandes violences et l'amour.

De cette ville (semblable à New York bien qu'elle ne soit jamais nommée) où l'on s'attend à tout moment à voir s'abattre un drame sur la mère et sa fille (autre que le spectre de leur improbable nouvelle relation), on sera transporté tour à tour dans d'autres espaces, beaucoup plus petits, où la violence, la misère, la fureur semblent peut-être moins probables. Cette fois, bien sûr, c'est le lecteur qui promet d'être désarçonné.

Il y a un quartier, beaucoup plus haut vers le nord, où, cinq ans plus tôt, deux psychopathes ont torturé une jeune Antillaise qui n'avait d'autres torts que d'être si dégoûtée derrière la caisse du dépanneur que les monstres s'en venaient cambrioler. En une seule phrase, Madeleine Monette cisèle alors les détails d'un viol à vous dilapider tous les espoirs et les bons sentiments, à ne vous laisser en leur place que la rage d'une femme furieuse. New York? C'est n'importe où. Dans le refuge où se terreront les deux fous furieux au fond des bois, un homme allait être séquestré, menotté, battu, réduit à rien du tout. Cet homme, c'est le père de Juliette, le mari de Camille, libéré mais plus jamais libre.

Véritables
humains
de papier
voyageant
entre l'image
d'eux-mêmes
et ce que
leur dicte
leur nature

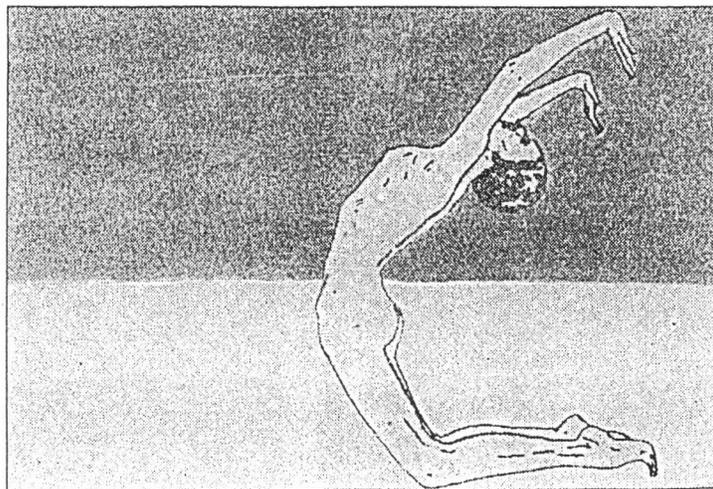
La mesure de la barbarie

Ce que la barbarie des deux hommes a détraqué chez le père, on en a la lancinante mesure par petites touches, disséminées à travers le roman, qui le montrent noircissant des pages et des pages d'écriture torturée et de scénarios érotiques destinés à personne. «*Il ne tiendra jamais tout le drame de sa personne entre ses mains, dans un joli paquet de feuilles pesant lourd, il a trop peur d'en mettre les morceaux bout à bout*», explique Camille à sa fille glacée devant l'apparente démission de sa mère.

Camille aurait-elle complètement perdu la tête, elle qui abandonne son coin de verdure et son mari moribond pour une virée dans la mégapole où elle ne passe d'ailleurs pas plus de temps qu'il ne faut avec sa fille, s'absentant une nuit après l'autre pour aller Dieu sait où et rentrer au matin les yeux bouffis et l'air scandaleusement heureuse! C'est une histoire de liberté, de courage et d'amour que s'offre pour un temps la mère, et autour de laquelle en pivotent plusieurs autres, toutes illustrées avec précision et générosité par l'auteur.

Si le fond de la toile est sombre, évoquant, tout comme la chorégraphie à laquelle travaille Juliette, «*les ratés du corps, maladie et somatisation, dépérissement et folie, tristesse et impuissance, mort du désir et séduction de la mort, jusqu'à l'envie de tuer*», les personnages qui s'y déploient ont une intensité et, du moins les plus importants, une sensualité qui enflamment le tableau. Particulièrement Camille et son Bello, lorsqu'à chaque étreinte de leur semaine ensemble, ils tentent de rattraper vingt-cinq années de séparation. Mais aussi Juliette, lançant son corps sur le plancher de la salle de danse, puis s'enroulant comme une seconde peau sur son partenaire. Comme aussi Clovis, le petit garçon qui léchait le ventre des chats parce qu'il «*n'avait encore rien trouvé de plus chaud à embrasser, de plus volontiers consentant*».

Et tant d'autres, dont *La Femme furieuse* rend si bien la nature complexe. Véritables humains de papier voyageant sans cesse entre l'image d'eux-mêmes et ce que leur dicte leur nature, les plus chanceux trouvant, peut-être, quelque façon de demeurer entier.



Le diable au corps

ANNE-MARIE VOISARD

Le Soleil

■ *La femme furieuse*. N'entendez-vous pas les «f»? S'il vous font penser à fougue, comme dans passion folle, Madeleine Monette, qui est l'auteure de ce riche roman, lancé cette semaine à l'Hexagone, trouvera que vous tombez juste. Encore que la fureur de vivre n'empêche pas, vous dira-t-elle, le sursaut d'indignation, voire la colère. À preuve Mia, alias Milly ou Camille, qui aura 49 ans dans un mois jour pour jour. Voilà une héroïne d'une belle complexité, très attachante, qui réunit tous les sens du mot.

Mais c'est par Juliette, sa fille danseuse de ballet contemporain, que s'enclenche l'histoire. À quatre pattes devant la cuisinière, elle s'affaire à nettoyer le four. On imaginerait plus la mère dans cette position — veine de grand ménage, les stores dans la baignoire et tout —, mais il faudra s'habituer. Le roman déstabilise.

VILLES SANS COEUR

Donc il y a Juliette, 29 ans, qui frotte, jusqu'à percer ses gants de caoutchouc, parce que sa mère a annoncé sa visite. Les deux femmes habitent loin l'une de l'autre. Mia vient d'une métropole, qui pourrait être Montréal, lieu d'origine de l'auteure. Sa fille reste dans une de ces villes immenses «qui n'ont plus de coeur et qui s'étirent dans des banlieues sans fin». Une ville où «la pauvreté devient dangereuse».

Si vous avez reconnu New York, vous ne vous trompez pas. Madeleine Monette vit à Soho, en plein Manhattan, depuis bientôt 20 ans. Elle a choisi de taire le nom, pour éviter, dit-elle, que la ville prenne la vedette, alors que le phénomène — cette misère qui engendre la violence — est «plus général». Ça pourrait être Chicago, Los Angeles, une banlieue de Marseille, Londres ou Montréal. C'est d'ailleurs dans cette région, «à quelque 300 kilomètres au nord», que se situe la scène la plus dure du roman, soit le viol suivi du meurtre d'une Antillaise. Ce fait divers revêt une importance accrue du fait que Lambert, le mari de Camille, a servi d'otage. Il fut longtemps séquestré et ne s'en est jamais remis.

LES TENSIONS DU ROMAN

Nous sommes atablées devant un

café. L'auteure a fait un saut à Québec pour présenter son livre, juste avant le lancement à la Bibliothèque nationale. La dernière fois que je l'ai interviewée, c'est, il y a un peu plus de deux ans, à Petite-Rivière-Saint-François, dans la maison même où écrivait Gabrielle Roy. Madeleine Monette fut la première à bénéficier de cette bourse annuelle qui donne droit à un séjour dans la retraite ayant appartenu à la romancière. Elle tenait dans ses mains le manuscrit de *La femme furieuse*. Du moins, une partie de la version initiale.

Lambert devait encore s'appeler Clément et Oleg, le mari océanographe de Juliette — absent tout le long du roman —, Olivier. Deux langues, deux cultures. L'auteure, dont le compagnon est américain et architecte, compose avec tout ça. Les noms qui changent en cours de route, elle les voit comme «un exemple des tensions qu'il y a dans le texte».

Encore faut-il vous dire — les mots toujours sont dans sa bouche — qu'il s'agit d'«un roman qui se développe dans plusieurs directions à la fois». Ce n'est pas

pour rien qu'elle a mis cinq ans à l'écrire. L'autre avant, c'était *Amandes et Melon* (Hexagone), qui nous faisait entrer dans une famille au moment même de la disparition d'un de ses membres. Depuis 1980, qu'elle publie. Cette année-là, est paru *Le Double suspect*, pour lequel elle a obtenu le prix Robert-Cliche. L'accueil, tant de la critique que du public, avait été très bon.

Mais ce n'est pas de ça qu'on a parlé, ni de ses études en lettres à l'Université du Québec à Montréal ou de ses six ans d'enseignement aux cégeps de Granby puis de Longueuil, sauf pour



LE SAMEDI 5 AVRIL 1997

LE SOLEIL

LIVRES



Madeleine Monette. « *La femme furieuse* » est dédiée au danseur Paul-André Fortier et à la journaliste Johanne McDuff.

noter que ses liens d'amitié avec le danseur Paul-André Fortier datent de cette époque.

LE SEXE AU CENTRE

Ceci nous ramène à *La femme furieuse* qui lui est dédié, à lui et à la journaliste Johanne McDuff. Il faut

une connaissance approfondie de la danse pour avoir écrit ce roman et rapproché comme le fait Madeleine Monette ces deux formes d'expression de l'art, qui puisent à la même source. Laquelle? La réponse va sans doute vous étonner, venant d'une personne aussi sage en apparence, sobre, réser-

vée que peut l'être l'auteur : le sexe. Il y a une phrase dans le roman, appliquée à Juliette, qui traduit bien cette idée que « tout est inscrit dans le plexus :... son sexe était le centre réel de son imaginaire et lui donnait donc aussi l'impulsion de danser ». Même chose pour Milly qui s'embarque dans une aventure absolument extravagante avec Bello. En fait, c'est tout le roman qui tire de là son inspiration.

Mais le plus étonnant dans toute l'affaire, c'est que ce n'est pas la fille, malgré son métier, qui s'envoie en l'air, mais bien la mère, vendeuse de bijoux. D'abord Juliette doit se rendre à l'évidence. Elle ne connaissait pas Mia. Ce qui est souvent le cas. « Moi-même, ma mère me parle très peu de sa jeunesse », constate l'auteur. Il y a avait donc dans la vie de Mia, bien avant Lambert qui « a décidé d'être vieux », un certain Bello. C'est avec lui qu'elle va renouer, en allant chez sa fille. Le point de départ, le symbole de leur union, c'est un pont, un vrai pont sur une rivière qui sépare une banlieue, d'est en ouest. Je ne vais pas tout vous raconter. Mais sachez tout de même que peu d'adolescents oseraient se livrer aux mêmes acrobaties. Le titre du dernier chapitre, *Les beaux pendus*, réfère à eux.

HISTOIRES DE VIES

Lorsque Madeleine Monette disait tantôt que l'intrigue nous entraîne dans bien des directions, c'est vrai. Il est question par exemple de la télé qui « n'avait jamais assez de trésors à montrer, c'était tout juste si elle n'offrait pas des visites guidées de la morgue, mais sans doute n'avait-on qu'à patienter encore un peu... » Roswell, charmant fabulateur et ami de Juliette, a toujours une anecdote en réserve. Au besoin, il invente... comme le romancier. « Oui, on se raconte nos vies et on les change en même temps. L'amour, c'est pareil. Quand on croit à ses histoires, on continue d'aimer. »

Je ne vous ai rien dit de la construction — style indirect, troisième personne, à l'imparfait, ce qui n'est pas un frein à l'introspection — ni des images. Pour notre plus grand plaisir, elles abondent. Et ce n'est jamais des clichés. On comprend alors pourquoi Madeleine Monette consacre beaucoup de temps à écrire. Elle y trouve du bonheur et espère que ce sera la même chose pour ceux qui vont la lire. C'est OUI.

Mère sensuelle et fille raisonnable

La Femme furieuse

Outre sa plume exquise, Madeleine Monette a du souffle, une compréhension profonde de l'âme humaine et une vision sociale aiguisée. Elle combine avec maestria ces talents dans *La femme furieuse*, sculptant un récit qui chauffe comme un soleil de midi, soulève comme une vague de fond, interpelle comme un cri du cœur.

ANDRÉE POULIN

collaboratrice spéciale

Viel amour qui se désagrège, nouvel amour qui bourgeoonne, épouse en quête de liberté et fille en quête de sa mère, il y a tout cela et plus encore dans *La femme furieuse*.

Lorsque Camille débarque en visite chez sa fille Juliette, ni l'une ni l'autre ne se doute que ce séjour bouleversera leur vie à toutes deux. Vendeuse de bijoux dans un grand magasin, Camille a 48 ans et porte «avec une énergie satisfaisante ses rondeurs contenues, parfumées.» Un monde la sépare de sa fille, artiste et marginale, danseuse dans une troupe de ballet contemporain.

En prévision de la visite de sa mère, Juliette a congédié temporairement son amant, fait le grand ménage de son appartement et chambardé sa routine de danse.

Mais ce sont les premières vacances de Camille sans son mari (en 30 ans de mariage) et celle-ci entend bien en profiter. Elle s'épivarde seule dans la grande ville et renoue avec Bello, son amour de jeunesse.

D'abord déçue d'être négligée par sa mère, Juliette finit par s'irriter de la désinvolture et du détachement de Camille. Tandis que la mère rajeunit à vue d'œil, sa fille joue l'empêcheuse de tourner en rond. Ce renversement des rôles crée une tension intéressante.

Folle ou suicidé

La pomme de discorde opposant la mère et la fille finit par se cristalliser autour d'un personnage jamais présent mais souvent évoqué: Lambert, le mari. Le sort de cet homme, un «grand blessé» oscillant au bord de la folie ou du suicide, constitue le principal suspense du récit.

Comme dans son roman pré-

cedent, *Amandes et melons*, Madeleine Monette creuse ici à fond la psychologie de ses personnages, explorant leurs multiples replis, leurs pensées les plus secrètes. Elle élabore méticuleusement une multitude de détails, chacun dévoilant une nouvelle facette des personnages. Ainsi, le régime ascétique de Juliette témoigne de sa passion pour la danse, tandis que les ongles d'«orteils noirs» de Camille expriment la sensualité vive de cette quadragénaire.

Corps ardents

Au chapitre de l'amour charnel, *La femme furieuse* se aurait fort bien pu s'intituler «La femme sensuelle». Madeleine Monette accumule en effet les pages d'une sensualité intense, à faire frissonner. Le corps a beau s'affaïssir et se rider, le désir peut rester ardent, comme le démontrent si éloquemment Camille et Bello. Ce couple au bord de la cinquantaine se jette dans la passion comme deux adolescents encore vierges. Leurs voluptueux débordements s'établent sur des passages langoureux et vibrants.

Ce talent pour décrire les plai-

sirs de la chair, l'auteure l'applique aussi à d'autres plaisirs des sens. D'une simple douche, elle fait une expérience jouissive, les «gouttes pesantes qui foulaient les épaules tels des fruits blets jutant à rien».

Les pages les plus éclatées, les plus lyriques sont celles qui portent sur la danse. Madeleine Monette se lance dans de longues descriptions de Juliette en action, se coulant dans la musique, se collant avec le sol et la douleur, poussant son corps jusqu'à l'extrême limite. Le style se moule au mouvement de la danse: la phrase déjoue la ponctuation, s'étire, se coule, s'emballe, balète, s'arrête et repart de plus belle. Une superbe performance littéraire de cette auteure du prix Robert-Cliche (1980)!

Si tendres ou cajoleurs, le ton et le style se transforment lorsque Madeleine Monette enfourche son cheval de bataille préféré: la destruction du tissu social et urbain. Installée à New York depuis plus de 15 ans, la romancière livre ici une critique féroce de notre société contemporaine, marquée par l'indifférence et l'isolement. D'une plume débridée, rageuse,



Madeleine Monette

elle raconte la violence subite et explosive de la ville, la vulnérabilité des paumés.

Madeleine Monette a mis six ans pour écrire *La femme furieuse*. Ses romans sont des oeuvres fouillées, de minutieuses explorations des méandres des relations humaines.

Derrière les élans de la prose, la finesse des images, on sent la discipline de l'artiste amoureuse de son art. Chose rare en littérature de nos jours, elle a l'audace de prendre son temps; son talent n'en est que mieux servi.

La Femme furieuse, Madeleine Monette, L'Hexagone, 331 pages.